Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 38 (1966)

Heft: 5

Artikel: Discours de M. le professeur Pierre Foretay, architecte, prononcé le 18 novembre 1965, à l'occasion de son installation comme professeur ordinaire à l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne

Autor: Foretay, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-126021

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Discours de M. le professeur Pierre Foretay, architecte

prononcé le 18 novembre 1965, à l'occasion de son installation comme professeur ordinaire à l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne.

Mesdames, Messieurs,

En face d'une exubérance de besoins, sollicitée par des ressources matérielles sans précédent, l'architecture fléchit-elle dans sa mission?

C'est sous cet angle que j'aimerais considérer ici l'architecture, non académiquement comme le grand art avec son appareil historique et esthétique, mais simplement comme le répondant matériel à des besoins vitaux pour l'homme que je pourrais désigner par le terme d'«abri». Chacun sait que l'architecture, à l'égal des autres arts majeurs, est tributaire des courants généraux de la pensée, des préoccupations d'ordre éthique et esthétique, des angoisses et des utopies qui affectent le genre humain. Mais l'architecture a ceci en propre qu'elle est inconcevable en dehors de ses attaches matérielles directes: la pression du milieu économique, la loi des techniques, l'exigence de l'environnement.

Ces contingences sont les fondements qui, de tout temps, ont conditionné l'architecture, lui permettant, à certains moments favorables, de dépasser en signification sa fonction immédiatement utilitaire.

Le climat actuel de notre société est-il propre à un épanouissement de l'architecture? Autrement dit, y a-t-il au départ volonté et aspiration suffisamment claires pour que l'architecture y puise la raison d'une expression durable? Ou bien la confusion et les contradictions font-elles que l'architecture s'émiette en velléités brillantes mais peu cohérentes?

Les sociologues attirent notre attention sur deux phénomènes relatifs à ce climat:

En premier lieu: la vulgarisation de la puissance.

Cette puissance réservée de façon continue aux dieux ou aux princes, longtemps plus rêvée que réalisée, est maintenant entre les mains de chacun: la vitesse, la communication instantanée, l'action à distance, la variété de puissance illimitée.

C'est dans son usage commun que nous mesurons combien archaïques restent notre mentalité, notre notion puérile du confort, notre peu d'envergure pour des options morales ou spirituelles. Nous avons plus de pouvoir que nous ne pouvons en user sagement et nous voyons prospérer les «pères Ubu» de tout rang.

En second lieu: la non-assimilation du savoir.

L'information est rapide, généralisée, mais souvent peu accessible à l'entendement de chacun. Par son rythme, elle a perdu de sa valeur profonde. Nous avons de la peine à accéder à la conscience de l'information et à l'assimiler intelligemment.

Ces phénomènes nous aident déjà à comprendre que notre santé apparente, notre énergie, dissimulent un défaut de contenu, une distorsion entre le train matériel de notre société et sa conduite spirituelle.

Quand on examine d'un œil critique, peu sensible aux clichés de la mode, un bâtiment moderne, on découvre aussi la même antinomie entre la figure apparente et le vide interne. L'architecture qui se fait actuellement dans le monde me paraît sacrifier à trois tendances:

l'exaltation de l'enveloppe (la façade);

l'alibi de l'équipement mécanique;

le monumental sans grandeur.

L'aspect extérieur d'un bâtiment, ses façades, forment une enveloppe qui souvent, grâce à un système structurel rejeté à l'intérieur, devient une affaire en soi, sans rapport d'intention avec l'objet même ou les activités qu'il renferme. Cette enveloppe recherche un effet de choc, reste le lieu d'une surenchère publicitaire avec ses hectares de verre et d'aluminium ou ses bandes interminables de lignes horizontales.

Nos admirables serviteurs mécaniques, appareils ménagers et de communication, deviennent de vulgaires tyrans lorsque, de simples moyens, ils sont l'objet d'une préoccupation constante. Seule est admissible leur discrétion, en regard des fonctions proprement humaines. La soumission aux besoins de la mécanique entraîne des déformations physiques et mentales. Dans l'habitation, ils tentent de faire oublier la pauvreté des espaces intérieurs.

Enfin les grandes dimensions de nos ouvrages ne sont encore qu'au stade de grandes dimensions géométriques. Elles appellent des concentrations humaines. Elles exigent pour le moment plus de sacrifices qu'elles ne favorisent de nouvelles relations dans un milieu socio-économique de qualité. Un exemple: pour libérer le sol de nos villes, nous avons découvert que l'on pouvait hisser nos

bâtiments sur des pilotis. Or, non seulement, soit par timidité soit par mesquinerie, nous n'exploitons que fort peu cette possibilité, mais encore, lorsqu'il nous arrive de le faire, nous le réalisons avec tant de parcimonie qu'il n'est plus question d'éprouver un sentiment de libération. Plus grave encore me paraît le manque de ligne directrice, commune à l'ensemble du domaine bâti.

Ce qui grève lourdement la mission de l'architecture moderne jusqu'à présent, c'est l'absence quasi complète de cohérence entre les formes diverses que prend l'abri de l'homme: entre les lieux de travail, de loisir et le logement, il existe un défaut d'intégration qui prive la cité nouvelle d'efficacité et de sens.

Ces formes elles-mêmes se développent de manière inégale: on constate que les lieux de travail, administration, école ou usine comptent le plus de régularité dans le niveau de leur réalisation; que les lieux de culture et de sport paraissent les ouvrages les moins intégrés dans la cité; que les habitations et leur prolongement laissent le sentiment d'anarchie, de gaspillage et de médiocrité.

Aussi n'est-ce pas par hasard si nous trouvons, dans le domaine de l'intégration, des réussites architecturales remarquables, là précisément où existent des communautés humaines bien structurées, par exemple un couvent, celui de Le Corbusier pour les dominicains et un collège anglais.

A l'opposé, en l'absence de toute cohésion des foules vacancières, il est triste d'évoquer les centres d'accueil qui les attendent, dans un site chaque année plus dégradé. L'examen objectif des conditions fondamentales de l'architecture situe les limites de notre responsabilité comme architecte, non comme homme.

En dépit de ces conditions peu favorables, notre architecture a montré qu'elle n'était pas sans moyens. Elle peut même être fière de réussites isolées de qualité: non seulement l'œuvre de quelques maîtres, mais aussi des réalisations nombreuses sorties de bureaux d'architectes, ont su trouver un caractère d'authenticité; au cœur de leurs constructions, l'espace traditionnel, plus ou moins statique, a fait place à une succession d'espaces fluides, dynamiques, riches en possibilités.

C'est maintenant à l'architecture courante, celle qui répond de nos jours à un programme de construction immense, de tendre à une meilleure interprétation de nos besoins, en même temps qu'à une rhétorique moins narcissiste de ses effets.
Vraiment moderne et non moderniste, cessant de sacrifier au formalisme superficiel, à l'effet plastique pour lui-même, elle doit être moins frivole et moins inconsciente des véritables buts.
Elle doit redonner à l'espace interne la primauté qu'elle a abandonné à la façade.
Elle doit aller de l'intérieur vers l'extérieur, du contenu au contenant.
Elle ne peut ignorer que toute construction, si valable soit-elle, doit encore contribuer à l'équilibre d'un ensemble, par le souci d'intégrer sa fonction à celles du patrimoine bâti.
Elle doit choisir sobrement parmi tant de merveilles techniques. Elle ne peut changer à tout propos de matériaux. Au contraire, par leur usage répété, elle parviendra à en extraire non seulement tout leur potentiel d'usage, mais aussi toute leur saveur. Mies van der Rohe a dit qu'«il était inutile d'inventer une architecture tous les lundis matin». Plus consciente et plus sûre de ce qu'elle veut, elle aura une influence prépondérante sur l'orientation des techniques, elle saura imposer une discipline à l'anarchie des produits de construction.
Alors l'architecture, loin d'abdiquer ce qui a été son sens profond au cours des siècles, restera ce jeu magnifique, un des plus passionnants que l'homme ait à jouer.